

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 10 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEPTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E. — La première neige, par Gisèle — Galerie canadienne : L'honorable Louis Philippe Pelletier, par Z. — Un p' biscite, par Jules Saint-Elme. — Souvenirs de vacances, par Fauvette. — Primes du mois de novembre — Poésie : Chanson d'amour, par Joseph Nolin. — Etudes historiques : Sœur Marie Barbier, par G. A. Dumont. — Correspondance : Au sujet d'un plagiat, par Armand et Alfred. — Not. s et faits : Les inventions féminines ; L'exposition de Chicago. — Carnet de la cuisinière. — Nouvelles à la main. — Feuilletons : Les manieurs de feu (suite), par Louis Jacalot ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary. — Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES. — Beaux-Arts ; Saint Michel. — Portrait de l'honorable Louis-Philippe Pelletier — Les caveaux Panthéon de Paris : Tombeaux de Bougainville, de Victor Hugo, Voltaire, Carnot, Marceau, La Tour d'Auvergne et Baudin ; Grand couloir des bas-côtés ; La galerie des échos — Gravures des deux feuillets.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRE"

1re Prime	\$50
2me " "	25
3me " "	15
4me " "	10
5me " "	5
6me " "	4
7me " "	3
8me " "	2
83 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



Il y a quelques mois, dans une petite ville de France, à l'occasion d'une distribution de prix, le professeur de troisième du collège, M. Roy, a prononcé un discours des plus remarquables sur "La Langue Française."

Certes, le sujet prêtait à l'éloquence, mais M. Roy l'a traité d'une manière spéciale, au point de vue de la conversation et de l'expansion de notre belle langue, et

c'est en cela surtout que ce discours nous intéresse.

Passant en revue les époques lointaines où les aventuriers normands couvraient le monde emportant avec eux la langue française et laissant partout des traces de leur passage, il esquisse à grands traits les progrès faits par nos pères ; puis, arrivant au dix-huitième siècle, il dit un mot—tout en voulant se taire, car on sent qu'il voudrait chasser ce triste souvenir, obsédant comme un mauvais rêve—il dit un mot des Indes et du Canada :

"Ne parlons pas des Indes, des fautes ou des fatalités qui ruinèrent l'œuvre d'une politique hardie et sage à la fois. Taisons nos revers du Canada, puisque nous avons là trois millions de frères intelligents, instruits, robustes avant-garde de notre race, et qui, par la bouche de leur poète Fréchet, ont proclamé qu'ils se souvenaient de leur origine. Songeons surtout que la vertu propre de notre race est de ne savoir pas désespérer,

de se retremper dans le malheur, de se relever plus forte toujours et toujours plus résolue. Prétendre que, dans le grand mouvement colonisateur où les nations européennes, multipliées, ont pris de fortes positions sur différents points du globe, nous sommes laissés distancer, c'est oublier qu'une France africaine, qu'une France asiatique se sont peu à peu constituées, et que notre langue a conservé dans presque toutes les régions du monde des points d'appui solides."

M. Roy est évidemment animé des meilleures intentions à notre égard, mais, hélas ! nous sommes loin d'être trois millions qui "nous souvenons de notre origine," car il ne se passe guère de mois où un journal de notre province ne proteste contre la manie de beaucoup de Canadiens français de poser à l'Américain ou à l'Anglais, de dénaturer leurs noms et de paraître avoir oublié la langue de leurs mères.

Nous luttons cependant, le fait est parfaitement exact, et les gains que nous faisons parmi nos compatriotes d'origine anglaise compensent largement les pertes que nous déplorons chez les Canadiens-français qui ont émigré et qui vivent au-delà du 45e degré.

Il y a seize ans, quand je faisais mon droit à la Faculté McGill, bien peu d'étudiants comprenaient le français, mais aujourd'hui tous les jeunes avocats anglais parlent parfaitement notre langue, et l'on constate les mêmes progrès parmi les commerçants et les industriels.

Il est admis aujourd'hui par les descendants de deux races qui peuplent notre province, que la connaissance de l'anglais et du français est indispensable.

Cette admission est une des preuves les plus éclatantes de notre tenacité et de notre énergie. Et cela, nous l'avons fait naturellement, sans effort, sans organisation, mûs que nous étions seulement par une sorte d'intuition qui nous portait à défendre notre bien.

Aujourd'hui, notre tâche serait plus facile si nous voulions nous joindre à une société formée pour garder cet héritage si précieux.

"... Depuis bientôt dix ans, dit M. Roy, dans ce même discours, une grande société s'est formée, dont le but est de veiller de par le monde aux intérêts de notre langue, et "de monter la garde autour de la patrie."

Elle rêve d'établir sa conquête, sans violence, par le seul rayonnement d'une civilisation supérieure, par le seul ascendant des qualités dont notre langue est l'expression vivante et communicative.

"Le premier avantage du français, c'est d'être une langue d'enseignement. Que de mots, en effet, nés de siècle en siècle, pour noter un sentiment, une idée inconnue jusque-là, et qui sont comme les médailles de l'histoire ! Vous en connaissez au moins un, le plus beau, et qui illumine toute une époque, je veux dire celui de "bienfaisance."

Et plus loin, il ajoute :

"Ces tempéraments, ces qualités de juste milieu devaient faire du français la langue où l'on cause, la langue de la bonne société, des *honnêtes gens*—le mot est nôtre, comme la chose même qu'il représente, et qu'on rencontrerait difficilement chez les peuples érudits et industriels de l'Europe. La *causerie* est l'origine française, c'est un besoin français. Ce n'est pas pour nous que le silence est d'or : ce n'est pas nous qui nous accommoderions du cérémonial muet et glacé des visiteurs orientaux. Les Français qui émigrèrent en Amérique pendant la Révolution quittaient, à certains jours, leurs occupations et leurs affaires, histoire d'aller causer à la ville—et cette ville n'était qu'à cent lieues."

Cette société dont parle l'orateur c'est l'*Alliance Française*, dont le siège est à Paris, 45, rue de Grenelle. La contribution annuelle n'est que de six francs, contribution qui donne droit à la réception du *Bulletin de l'Alliance Française*.

Ceci a bien l'air d'être de la réclame, je le sais et je dis carrément que c'en est une en faveur d'une œuvre qui mérite d'être encouragée par tous ceux qui aiment la France et la langue française.

Rien de politique dans ce mouvement, rien d'hostile à une race ou à une nationalité quelconque. Quand on travaille pour la France on

coopère à une œuvre dont profite l'humanité tout entière.

L'Alliance Française compte parmi ses membres les citoyens les plus influents de tous les pays et on a la certitude d'être en bonne compagnie quand on en fait partie.

Les Canadiens ne doivent-ils pas entrer dans le mouvement ?

* * Deux hommes bien connus viennent de mourir, un millionnaire et un pauvre. Tous deux meurent à la peine, l'un pour avoir trop travaillé pour les autres, l'autre pour n'avoir pensé qu'à lui.

Le millionnaire—Plutus passe toujours le premier—Jay Gould, laisse cent millions de dollars. Il était banquier, fabricant de chemins de fer et tâchait de ruiner les autres à son profit. C'est, paraît-il, un métier qui enrichit vite quand il ne ruine pas.

Il est mort à cinquante-six ans, d'une maladie qui ne pardonne pas, la consommation.

Montaigne dit quelque part que "c'est une précieuse chose que la santé et la seule qui mérite, à la vérité, qu'on emploie non le temps seulement, la sueur, la peine, les biens, mais encore la vie, à sa poursuite."

Leibnitz, moins épicurien, disait avec plus de raison "qu'il n'y a que deux choses qui devraient principalement nous occuper ici-bas : la vertu et la santé."

Jay Gould ne s'est jamais beaucoup occupé, je crois, de la vertu,—cela n'est guère dans les habitudes des banquiers ni des fabricants de chemins de fer,—mais sa santé le préoccupait beaucoup depuis quelques années.

La fable raconte que Bacchus, pour récompenser Midas d'avoir donné l'hospitalité à Sylène, lui promit d'exaucer le vœu qu'il formulerait. Midas, qui n'était pas riche, demanda le don de changer en or tout ce qu'il toucherait. Bacchus le lui accorda ; mais, hélas ! Midas, riche, riche, riche, n'en fut pas plus heureux par cela, car au moment de se mettre à table les mets qu'il touchait se changeaient en or, et, misérable dans sa richesse, il était sur le point de mourir de faim, quand Bacchus eut pitié de son infortune et lui dit de se plonger dans le fleuve Pactole pour redevenir l'ancien Midas. C'est depuis cette époque que le Pactole roule des paillettes d'or.

Jay Gould, chétif et malingre petit homme, voyait, nouveau Midas, tout ce qu'il touchait se changer en dollars, ses entreprises réussissaient toujours, mais à mesure que sa bourse s'arrondissait sa poitrine devenait plus étroite, l'estomac s'atrophiait, et le "roi des chemins de fer," comme on le nommait, aurait donné des millions pour avoir l'appétit d'un des terrassiers qu'il employait et qu'il payait si maigrement qu'ils ne pouvaient jamais manger à leur faim.

Ce ne sont cependant pas les millions qu'il faut pour la santé et l'appétit, et, mieux eût valu peut-être, pour lui, faire une cure de misère, s'en aller au grand air et travailler comme un homme, plutôt que de calculer comme un juif.

Il est mort, il laisse trop de millions et pas un regret.

* * L'autre, le pauvre, avait bon estomac, il ne le bourrait ni d'or ni de chiffres—il ne lui donnait que le strict nécessaire et ne pensait pas plus aux chemins de fer qu'à sa bourse.

L'argent, dont il avait besoin pour accomplir des œuvres grandes, saines et méritoires, n'était qu'un moyen et non un but. Il n'avait donc rien de commun avec le banquier américain.

Voici une courte biographie de l'éminent prélat que la France et le monde viennent de perdre :

"Son Eminence Charles Martial Allemand de Lavignerie, cardinal archevêque de Carthage et d'Alger d'Afrique, fondateur des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique et surnommé l'apôtre des nègres, est mort samedi matin, à une heure.

Né à Bayonne, le 31 octobre 1825, docteur en théologie il se fit certain nom dans l'enseignement classique et théologique, et devint professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Paris. Il avait